



HAL
open science

Médium et identité du genre de discours

Dominique Maingueneau

► **To cite this version:**

Dominique Maingueneau. Médium et identité du genre de discours. Les cahiers de praxématique, 2018, 71, 10.4000/praxematique.5154 . hal-03960597

HAL Id: hal-03960597

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03960597v1>

Submitted on 27 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

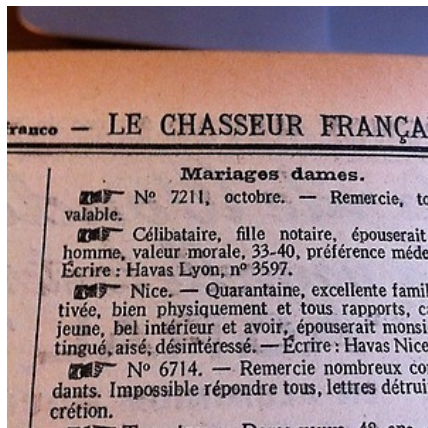
Médium et identité du genre de discours

DOMINIQUE MAINGUENEAU

Sorbonne Université

La réflexion sur l'identité est aussi ancienne que la philosophie : à quelles conditions un être peut-il être dit le même quand il a subi une altération ? Les objets auxquels on s'intéresse dans ce type de questionnement sont le plus souvent les humains, les groupes d'humains (les villes, les pays, les équipes...), les animaux ou les plantes, les artefacts (ainsi le fameux bateau de Thésée dont toutes les pièces ont été progressivement remplacées)... L'analyste du discours est obligé d'ajouter le genre de discours à la liste. Dès lors que ce dernier est appréhendé comme un dispositif de communication inscrit dans l'histoire, on est amené à se demander à partir de quand les modifications de divers ordres auxquelles il est soumis au fil des ans provoquent le passage à un genre distinct. Le problème se pose avec une acuité particulière quand c'est le médium qui se trouve concerné. Il me semble qu'il n'y a pas de réponse à ce type de question qui soit à la fois simple et qui ait une portée générale. C'est au chercheur qu'il revient de décider, en fonction de ses présupposés et de ses objectifs, s'il est pertinent ou non de parler d'un nouveau genre.

En matière de médium les cas qui soulèvent *a priori* le moins de difficultés sont les changements purs et simples de médium. Je vais prendre l'exemple des petites annonces matrimoniales. Pendant longtemps ces textes ont été publiés dans la presse écrite, qui leur accordait plus ou moins de place. Un magazine comme *Le Chasseur français* en avait fait une spécialité, alors que ce n'était qu'une rubrique marginale dans d'autres périodiques. Je reproduis ici un exemple tiré du *Chasseur français* de janvier 1949.



(Le Chasseur français, janvier 1949)

Les annonces, soigneusement numérotées, étaient rédigées par des professionnels, en l'occurrence les agences matrimoniales, qui se chargeaient également de recevoir et de redistribuer les réponses. La rédaction reposait sur un code spécifique à ce genre de texte : des catégories (« jeune fille », « monsieur »...), des qualificatifs (« sérieuse », « aisé »...), des constructions elliptiques (« santé », « tous rapports »), des formules stéréotypées (« Discrétion »)... Aujourd'hui ce genre est devenu marginal ; en revanche, on voit prospérer sur Internet les « sites de rencontre », qui s'alignent sur cet hypergenre natif du Web qu'est le réseau social. Dans le cas de Meetic, leader en France, les clients insèrent des photos et renseignent un « profil » qui donne un certain nombre de catégories (nationalité, situation matrimoniale, revenus, religion...) ; mais chacun doit aussi rédiger un texte pour se présenter et expliquer ses motivations. Il y a donc mise en relation directe d'individus qui « se vendent ».

Il est difficile de soutenir qu'on a encore affaire au même genre. Il y a bien plus de médiateurs qu'au temps des annonces matrimoniales : ce sont les informaticiens qui ont écrit les programmes en interaction avec les concepteurs du site, ce sont aussi tous ceux qui le gèrent au quotidien. On est passé du « matrimonial » à la « rencontre », terme qui ouvre précisément l'espace à des relations, qui ne se réduisent pas à l'alternative entre célibat et mariage. L'annonce matrimoniale et les agences traditionnelles n'ont pas disparu ; elles sont seulement marginalisées. On peut parler ici de *transfert générique*. *Le Chasseur français* continue à publier ses petites annonces, mais il a lancé son propre site de rencontre, « Brindamour » (<http://www.brindamour.fr>). Ce transfert est possible parce que la société a changé, mais la société change parce que des pratiques comme les sites de rencontre existent.

Les choses sont moins évidentes quand on a affaire non à un changement de médium, mais à ce qu'on pourrait appeler une *altération* – terme ici dépourvu de valeur péjorative – du médium. Les deux exemples qui vont nous intéresser concernent un changement mineur, puisqu'il s'agit d'une modification technique qui amplifie les capacités perceptives des destinataires : d'une part l'introduction du microphone dans les églises au cours des années 1960, d'autre part l'installation, plus récente, d'écrans géants dans les meetings politiques. Le problème est de savoir si de telles altérations du médium modifient la nature même de l'activité discursive.

1. Le microphone dans l'église

L'usage du microphone est bien antérieur aux années 1960, mais c'est à cette époque qu'on l'introduit dans les églises françaises. Dans ces années d'expansion économique ce changement est porté par un discours dominant qui vante « le progrès » :

A l'église, l'arrivée du micro a posé les problèmes habituels de l'introduction d'une nouvelle technique: remise en cause des compétences et des savoir-faire traditionnels, résistances, rejets. Ces réactions négatives, occultées par le discours dominant qui perpétue l'image d'un progrès technique dispensateur de bienfaits, ont souvent des difficultés à parvenir au stade de l'expression élaborée (p. 61)

A quoi s'ajoutent des difficultés d'un autre ordre, acoustique, comme le souligne un prêtre dans les années 1970 :

Dans beaucoup d'églises aujourd'hui on entend mal. Micros et haut-parleurs ont été placés dans des bâtiments dont l'acoustique était prévue pour la voix nue. Les prêtres n'ont plus, en général, la bonne formation rhétorique d'antan, et ils ne savent guère encore se servir du micro. (Marconot, 1976 : 12-13).

Ce qui est alors communément présenté comme une simple amélioration technique va en réalité contribuer à modifier l'ensemble du dispositif de communication.

L'église est un lieu où sont accomplis deux grands types d'activité discursive : des rites où les officiants répètent des énoncés consacrés, et des énonciations, en particulier le sermon, adressées aux fidèles présents. Avant l'introduction du microphone, le sermon impliquait une certaine organisation de l'espace, l'articulation de trois places qui correspondaient à divers actants d'un programme narratif de conversion des fidèles.

– En bas : les auditeurs qui, par le fait même qu'ils appartiennent à l'Eglise, sont des Sujets en quête d'un Objet de valeur, le salut. Le sermon est censé les aider à y parvenir.

– Légèrement au-dessus des fidèles et au milieu d'eux, debout dans une chaire placée dans la nef : le prédicateur, médiateur autorisé de la parole de Dieu, garant du sens autorisé par la Tradition. En proférant son sermon, il joue le rôle d'un Adjuvant doté d'une double compétence : pratique (piété) et théorique (connaissance de la doctrine).

– En haut, dans l'univers céleste : Dieu, Destinateur¹ de l'ensemble de l'activité énonciative.

Cette organisation de l'espace ne manquait pas d'avoir des effets sur la manière dont on percevait la parole du prédicateur :

Dans la religion, le sonore – voix et musique – est transcendant : la voix des officiants transmettant aux hommes les messages divins, Dieu parle donc aux hommes par la bouche de ses prêtres. (...) Peut-on faire une relation entre le statut sacré de la voix et le pouvoir du micro ? Il me souvient... A l'école des sœurs, dans les années 60, on apprenait aux petites filles à écouter le sermon sans regarder le prédicateur : « lever Les yeux, c'est défier Dieu », répétaient les religieuses. (...) Les repères n'existaient plus. Même la voix du vieux curé, habituellement bonasse, semblait différente quand il prêchait en chaire. (Daphy, 1993 : 62)

¹ Dans la sémiotique d'A.-J. Greimas, le Destinateur est un actant « posé comme appartenant à l'univers transcendant, celui qui communique au Destinataire-sujet (relevant de l'univers immanent) non seulement les éléments de la compétence modale, mais aussi l'ensemble des valeurs en jeu. » (Greimas et Courtès, 1979 : 95).

La chaire conférait en effet de l'autorité à la parole venue d'en haut, et ne laissait voir que le buste, la partie noble du corps de l'orateur. Avec le microphone, désormais le corps du prêtre est appréhendé dans son ensemble, un homme parmi les autres hommes qui se trouve placé à la limite entre la zone réservée au culte – surélevée d'une simple marche – et celle où se tiennent les fidèles, comme on peut le voir dans cette photographie.



Le prédicateur face aux fidèles (église saint Jean-Baptiste de Belleville (Paris))

Grâce au microphone, le prédicateur fait face à ses destinataires, comme dans une conversation. On passe de la Scène rhétorique, qui implique un orateur, un « surlocuteur » (Maingueneau, 2017), à une interaction entre locuteur et auditeurs. Modification comparable à celle qui, pour le discours politique, a été induite par la radio dans l'entre deux-guerres : on peut songer ici aux « Fireside chats » radiophoniques du président Roosevelt entre 1933 et 1944.

Ces effets sont indissociables d'une réinterprétation de l'ensemble de l'activité de l'Eglise. Au même moment, dans les années 1960, domine un discours alors dit « progressiste », dont la manifestation la plus évidente est le concile Vatican II qui entend susciter un *aggiornamento* de l'Eglise, une adaptation au monde contemporain. C'est le moment où le terme « paroisse » se trouve marginalisé au profit de celui de « communauté chrétienne », qui inclut clercs et fidèles. Le microphone, qui permet au prédicateur d'abandonner la chaire, n'est pas perçu comme une simple commodité, mais comme une transformation qui, rapprochant le clergé et les fidèles, va dans le sens de l'*aggiornamento*. Ce à quoi contribue aussi une autre transformation, qui concerne la liturgie. Auparavant, l'officiant se trouvait au fond du chœur et tournait le dos aux fidèles pendant qu'il accomplissait les rites, comme s'il s'adressait directement à la divinité. On peut voir le contraste entre les deux dispositifs dans la photo de l'église Saint Germain l'Auxerrois, à Paris, qui montre deux autels : celui antérieur à la réforme, situé au fond du chœur, et celui situé à la croisée du transept.



L'ancien et le nouvel autel de Saint Germain l'Auxerrois

La nouvelle liturgie place l'officiant face aux fidèles et à transféré l'autel à la croisée du transept. Désormais, même quand il accomplit des rites qui ne s'adressent pas aux fidèles le prêtre se trouve face aux fidèles, qui peuvent suivre du regard ses gestes et entendre ce qu'il dit.

C'est aussi le moment où l'on remplace le latin par la langue vernaculaire, la langue de l'Eglise par la langue de la vie quotidienne, partagée par les clercs et les fidèles. Or, une telle réforme rend l'usage du micro inévitable. Le latin, psalmodié par un prêtre placé au fond du chœur et dont on ne voyait que le dos, n'avait pas à être compris par les fidèles. En revanche, « l'usage de la langue vernaculaire exige une intelligibilité parfaite de la parole » (Daphy 1993 : 69) pour des fidèles qui sont transformés en groupe de récepteurs, par le déplacement de l'autel au centre de l'église et par la mise en visibilité du prêtre, saisi de face.

Dans son *Cours de médiologie générale* R. Debray écrit ces lignes qu'il veut programmatiques à propos de la démarche suivie par la médiologie :

Nos petites passerelles iront le plus souvent d'un *micro* trivial à un macro prestigieux, raccordant une micro-énergie à une mégaforce, un déclic insignifiant à un glissement de terrain sur une tout autre scène. (1991 : 34-35)

Par le hasard des signifiants, cette affirmation prend ici une résonance particulière : comment le trivial « micro » des églises peut-il provoquer ce « glissement de terrain » qu'est la mutation de l'ensemble des activités développées dans une église catholique ? On ne peut pas se contenter d'une causalité linéaire qui ferait du microphone le point de départ d'une série de transformations. Il faut un schéma plus complexe. L'introduction du microphone est portée par un discours progressiste diffus, qui, structuré par le concile Vatican II, va susciter des réformes liturgiques qui tout à la fois s'appuient sur le microphone et en accroissent considérablement les effets. Il y a étayage réciproque entre l'introduction d'une technique d'amplification de la voix et une mutation d'ordre idéologique.

Pour un cas de ce type on pourrait parler de *mutation générique*, et non de transfert ; l'activité discursive occupe en apparence le même espace et mobilise les mêmes acteurs, mais il s'est produit une réorganisation en profondeur : le statut de ces acteurs, leurs relations, la signification même des activités ont été transformés.

2. Les écrans géants

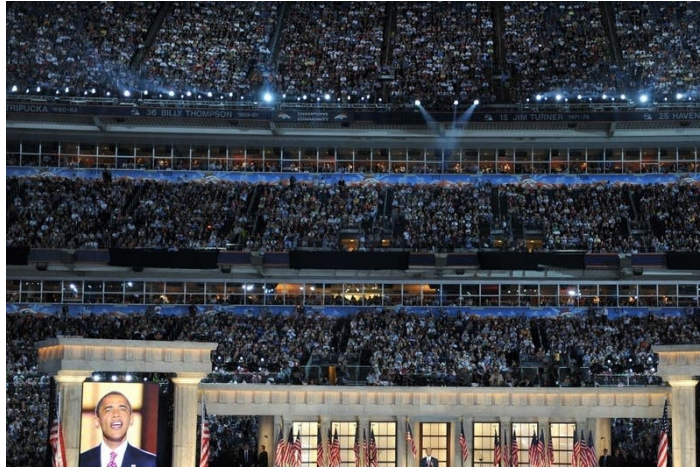
Nous allons considérer à présent les effets d'une autre innovation technique sur la stabilité d'un genre de discours. Aujourd'hui, grâce aux écrans géants couplés avec un microphone, un orateur peut être *multiplié*. Cette technique s'applique à toutes sortes de spectacles, des événements sportifs aux concerts, pour peu qu'il y ait une nombreuse assistance. Nous allons nous intéresser aux meetings politiques, en nous demandant si cette modification technique, en principe seulement destinée à améliorer la perception des orateurs, provoque, comme dans le cas du microphone dans les églises, une mutation du genre.

Du point de vue du médium, au XX^e siècle l'éloquence politique est passée par trois étapes. Il y a eu tout d'abord l'orateur traditionnel, qui usait de sa seule voix ; c'est le cas en 1913 dans ce meeting pacifiste contre la loi de trois ans de service militaire où une foule de 150 000 personnes s'agglutine autour de Jean Jaurès :



Pré Saint-Gervais, 25 mai 1913

Dans un second temps, le microphone a permis de disposer une masse considérable de gens devant l'orateur. Enfin sont apparus les écrans géants. Ils peuvent être plus ou moins nombreux et de tailles diverses, selon qu'ils sont destinés à l'ensemble ou seulement à une partie du public. Il est également possible d'y projeter des images distinctes si l'on dispose de plusieurs caméras et d'une régie. Dans la photo ci-dessous les deux écrans montrent la même image.



Convention démocrate, 28 août 2008²

Dans un tel dispositif, les écrans ne montrent en règle générale que des images partielles de l'orateur, dont le corps est réduit à sa partie qu'on pourrait dire « locutoire » : parfois la tête seule, le plus souvent le haut du buste. Grâce aux multiples écrans, on a ainsi affaire à un locuteur qu'on peut dire *polycéphale*. Cette notion de polycéphalie est en usage dans des domaines divers, de zoologie (le mouton à plusieurs têtes) à la mythologie (telle l'Hydre de Lerne combattue par Hercule) en passant par les sciences sociales. Dans la polycéphalie qui nous intéresse ici, les « têtes » concernées ne sont pas reliées au tronc de l'orateur : ce sont des images, qu'on pourrait appeler des *iconofaces* puisqu'elles ne montrent que le visage. La théorie des « faces » de l'analyse conversationnelle aussi bien que le nom du réseau Facebook nous rappellent le lien étroit entre la « face » et l'individualité. Le visage possède en effet des propriétés remarquables : 1) c'est l'unique partie du corps qui permet d'identifier un individu comme distinct des autres ; 2) c'est dans l'imaginaire profond le siège de la pensée et des valeurs ; 3) c'est là que se trouve la bouche, source de la parole. L'iconoface authentifie la parole d'un locuteur *singulier*, détaché du commun des mortels, comme étant *sa* parole, porteuse de *valeurs*. Ce phénomène est porté au paroxysme dans les situations oratoires. L'étymon d'« oratoire », le substantif latin *os* (génitif *oris*) ne désigne d'ailleurs pas la bouche comme orifice corporel, mais en tant que visage et siège de la parole.

Le microphone introduit un déséquilibre entre une voix amplifiée, accessible de la même manière à partir de n'importe quel endroit, et le corps du locuteur dont la taille diminue quand l'auditeur s'éloigne. La polycéphalie des écrans géants établit un nouvel équilibre entre corps et voix : à l'amplification de la voix répond désormais celle du corps, qui est à la fois multiplié, plus grand, et réduit à sa partie la plus noble. L'orateur n'est plus un corps tenu qu'on aperçoit au loin, mais le système que forment son corps « réel », tout petit soit-il, et les iconofaces géantes qui lui sont associées. Celles-ci, placées en hauteur, inversent la hiérarchie : c'est le locuteur qui domine le public. Une conversion qui en fait ressortir une autre, constitutive de la Scène rhétorique : celle qui transforme le simple *locuteur* un *orateur*.

² https://www.mprnews.org/story/2008/08/28/dnc_slideshow_day4#gallery ; consulté le 9/9/2017

Le public se trouve face à un locuteur qui appartient à un ordre de réalité supérieur, un être polycéphale qui doit par son discours transformer la *foule* en une *communauté* dont tous les membres, quelle que soit leur place dans l'assistance, ont un accès égal à l'orateur.

Le potentiel anthropologique de la tête est riche. La simple polysémie de « chef » en français, qui désigne à la fois la tête et le détenteur du pouvoir, n'en est qu'une manifestation parmi une infinité d'autres.

Dans le microcosme du corps humain ou animal, la verticalisation induit plusieurs fixations symboliques dont la tête n'est pas la moindre (...). Pour le primitif, la tête est centre et principe de vie, de force physique et psychique, et également réceptacle de l'esprit » (Durand, 1969 : 157).

Le culte des crânes, attesté dans de multiples civilisations, en porte témoignage. On pourrait aussi évoquer la célèbre théorie des deux corps du roi élaborée par Kantorovicz (1957) : être roi, c'est posséder un corps terrestre, mais aussi un corps politique immortel, le royaume, et c'est ce corps impérissable que le souverain transmet à ses successeurs. Par les pouvoirs de la technique, le locuteur polycéphale, dans l'exercice de son activité, se voit doté lui aussi de deux corps : son corps physique, fragile support de sa parole, et le réseau de ses iconofaces. Mais, à la différence du roi, l'orateur politique contemporain n'est pas distingué par sa naissance : sa légitimité vient de l'ensemble des auditeurs qui, par leur présence et leur enthousiasme, s'accordent pour considérer son énonciation comme importante pour leur communauté.

La polycéphalie de l'orateur s'oppose ainsi diamétralement à celle des monstres mythologiques. L'Hydre que combat Hercule, héros à la mesure de sa démesure, est un monstre féminin des eaux stagnantes, dont les multiples bouches sont autant de gueules dévorantes. L'énonciation amplifiée du locuteur polycéphale inverse les pouvoirs négatifs de l'hydre. Les bouches dévorantes qui se dressent au-dessus des humains se convertissent en organes de la parole la plus noble, les têtes ne sont pas des parties d'un corps gluant et tentaculaire mais s'en détachent pour sublimer l'orateur. Loin de régner sur les lieux obscurs et humides, en marge du monde des hommes, le locuteur polycéphale doit être ce héros qui dit les paroles capables de transformer la multitude de corps dont est composée la foule en une communauté véritable, partageant le même « esprit ». La multiplication des têtes du locuteur favorise la réduction à l'unité de la multitude des têtes des auditeurs, rassemblés autour de sa parole.

Cette focalisation sur la tête de l'orateur nous fait croiser la problématique de l'aphorisation, des phrases sans texte : à l'écrit, les aphorisations sont en effet régulièrement associées à une image du visage de l'aphoriseur, à une iconoface qui regarde dans les yeux le spectateur (Maingueneau 2012 : 39-44). Dans la Scène rhétorique du meeting politique comme dans l'aphorisation il s'agit d'énonciations où un locuteur n'est plus un simple locuteur mais quelqu'un qui adresse à la communauté une parole qui vient de plus haut. L'iconoface de l'orateur ou de l'aphoriseur peuvent *se détacher* du commun des énonciations parce qu'ils sont l'un et l'autre le produit d'un *détachement*, celui qui les dépare de la partie du corps qui n'est pas associée à la parole et à la pensée. Mais le visage n'est pas appréhendé de la même manière dans les deux cas. L'iconoface de l'aphoriseur est statique, elle représente un Sujet en majesté dont un énoncé monumental est censé exprimer la conviction profonde, au-delà de telle ou telle circonstance, celle d'un individu dont quelques phrases ont pu

s'arracher aux échanges ordinaires. En revanche, l'iconoface de l'orateur est associée au flux de la parole qu'elle profère. Ces deux manières de présenter le visage correspondent à deux temps de la parole extra-ordinaire : celui de l'orateur qui agit sur son public, puis celui des citations mémorables.

Conclusion

Dans les deux cas que nous avons évoqués, le microphone et les écrans géants, on a affaire à des technologies qui se présentent comme simplement destinées à faciliter la transmission du message : comme les fidèles entendent mal, on amplifie la voix du prêtre ; comme le public est nombreux et que l'orateur est loin, on projette des images sur un écran. Les choses sont plus complexes.

Pour le microphone dans les églises, même si en apparence les activités discursives concernées se déroulent dans le même lieu et avec les mêmes catégories d'acteurs on peut parler d'une mutation générique. Pour les écrans géants, la situation est très différente. La modification technique semble beaucoup plus spectaculaire que celle du microphone, mais on peut douter qu'elle provoque une mutation générique. Certes, l'introduction de ces écrans a des effets (en particulier elle augmente la dimension spectaculaire du meeting), mais qui ne touchent pas à l'essentiel. Ils vont plutôt dans le sens d'un renforcement du dispositif de la scène rhétorique. Il vaudrait mieux parler ici d'*altération* générique, non de mutation.

Au-delà de son intérêt empirique immédiat, une réflexion sur de tels phénomènes peut s'inscrire dans une perspective épistémologique plus large. Il faut tirer les conséquences d'une démarche qui appréhende le genre de discours comme une activité et qui donne tout leur poids aux dispositifs techniques attachés aux énonciations. Depuis quelques décennies, les sciences du langage ont opéré un décentrement de l'activité de parole – du locuteur vers l'interaction entre les participants de la communication – mais il faut aussi accorder au non-humain plus de place dans l'analyse de l'activité verbale³. À l'heure de l'intelligence artificielle, du Web ou des objets connectés, on ne peut plus réduire la communication verbale au modèle des deux interlocuteurs face à face.

Références

- Daphy, E., 1993, « Le micro à l'église », in *Ferveurs contemporaines. Textes d'anthropologie urbaine offerts à Jacques Gutwirth*, réunis par Colette Pétonnet et Yves Delaporte, Paris, L'Harmattan (Connaissance des hommes), 57-74.
- Debray, R., 1991, *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard.
- Durand, G., 1969, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.
- Greimas A.-J., Courtès, J., 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette.
- Maingueneau, D., 2012, *Les phrases sans texte*, Paris, A. Colin.

³ Sur cette question voir par exemple Paveau (2013).

Maingueneau, D., 2013 « Genre de discours et Web : existe-t-il des genres Web ?, in *Manuel d'analyse du Web en sciences humaines et sociales*, Ch. Barats (éd.), Paris, A. Colin, pp.74-93.

Maingueneau, D., 2017, « Apostrophe et Scène rhétorique », dans *Figures en discours*, A. Biglari et G. Salvan (eds), Louvain, Academia-L'Harmattan, 2016, 19-34.

Marconot, J.-M., 1976, *Comment ils prêchent. Analyse du langage religieux, 22 sermons de Toussaint*, Paris, Éditions du Cerf.

Paveau, M.-A., 2013, « Technodiscursivités natives sur Twitter. Une écologie du discours numérique, *Epistémé* (Revue internationale de sciences humaines et sociales appliquées, Séoul), 9, 139-176 < hal-00859064 >